

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS HER PUBLISHING CO. LTD. 233 rue de Chartres. N° 200 et 201

Printed at the Post Office at New Orleans. Second Class Matter.

OFFICE DES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC. 233 RUE DE CHARTRES, N° 200 ET 201. UN SEULEMENT AU PRIX REDUITS DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR N° 1 AUTRE PAGE.

TEMPERATURE Du 1er décembre 1905.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

SOMMAIRE L'ABEILLE DE DEMAIN.

- Une lettre de Méricme sur l'Espagne. Une exécution. Lettres d'une jeune mère. Conte Espagnol. — Le Serpent d'or. La Clé du Bonheur, poésie. Les Voleurs de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.) Mondanités, chiffron. L'actualité, etc., etc.

Le Divorce suédo-norvégien.

Aujourd'hui que le divorce suédo-norvégien est un fait accompli les circonstances dans lesquelles il s'est opéré se dégagent clairement et n'en prennent que plus d'intérêt.

C'est par une majorité de 188, 000 voix sur 323,600 votants, en chiffres ronds, que le gouvernement provisoire a été autorisé à offrir la couronne au prince Charles de Danemark.

Il faut d'abord constater qu'auant les relations de la Suède et de la Norvège avaient été, au cours des vingt dernières années, troublées et chicanières, autant les négociations qui ont mené leur divorce ont été de part et d'autre correctes et dignes. Cette correction et cette mesure se retrouvent dans les démarches poursuivies par la Norvège indépendante en vue d'assurer de façon durable les bases de l'ordre nouveau.

Depuis plusieurs semaines, il était clair que la candidature danoise était la mieux accueillie. On a voulu cependant ne rien presser. D'accord avec le principal intéressé, qui a donné en l'occurrence une preuve de décision et d'esprit politique, on a voulu, vis-à-vis de la Norvège et vis-à-vis de l'Europe, prendre toutes les garanties possibles de réflexion et de sérieux. Après le plébiscite du 12 novembre, nul ne peut plus conserver de doutes sur la volonté de la Norvège.

Dès le mois de juin dernier, Nansen, parlant à un journaliste des préférences de ses compatriotes en matière de Constitution, disait: "Démocrates, nous ne sommes pas républicains. Et nos paysans demeurent attachés à la forme monarchique." Effectivement, lors que le Storting prononça le 7 juin la déchéance du roi Oscar et la dissolution de l'union, le premier mouvement de l'Assemblée fut d'offrir la couronne à un des

fil du roi de Suède, Oscar II refusa de répondre à cet appel, d'abord parce qu'il eût consacré une partie de son règne à discourtoisie dans la forme et l'illégalité que l'on lui faisait subir, parce qu'il ne croyait pas à la possibilité de rapports normaux entre les deux peuples avec un prince suédois sur le trône de Norvège. "Personnellement, déclarait-il dans une interview, je suis persuadé que jamais un de mes fils ou petit-fils ne sera roi de Norvège. Ni la reine ni moi ne voudrions nous séparer d'un de nos enfants. Si l'un des miens occupait le trône de Christiania, on lui reprocherait d'agir non comme roi de Norvège, mais comme mon fils. Ce serait toujours la même chose." C'est l'idée même que le vieux roi exprimait de nouveau dans sa lettre du 26 octobre lorsqu'il écrivait: "Vu la tournure qu'ont prise les rapports des deux nations, je ne puis croire qu'il serait profitable au bonheur soit de la Suède, soit de la Norvège qu'un prince de ma maison occupât d'être élu roi de Norvège. Il ne manquerait certainement pas de surgir dans les deux pays une méfiance qui se tournerait tant contre lui que contre moi. Je ne puis donc accepter l'offre du Storting." De cette résolution formelle, connue avant d'être publiée, est sortie la candidature du prince Charles.

Malgré l'effort des républicains, au premier rang desquels il faut placer M. Biehr, ancien président du conseil, M. Gunnar Kandeau, M. Kouow et le colonel Stang, la cause monarchique l'a emporté. D'anciens partisans de la république, tels que Bjørnstrømer Bjørnson, le professeur Sars, Nansen, M. Lovland, se sont ralliés à la candidature danoise; et à la question: "Approuvez-vous le Storting d'avoir donné au gouvernement plein pouvoir pour demander au prince Charles de Danemark de se laisser choisir comme roi de Norvège?", une très forte majorité a répondu oui.

LES Dettes d'Edouard.

La nouvelle que lord Knollys dément catégoriquement la participation d'Edouard VII aux noces d'argent du Kaiser a produit en Allemagne une très mauvaise impression.

La "Gazette de Voss" fait ces observations très agréables: "Cette déclaration montre que les deux Cours ne sont pas dans les meilleurs termes. Le fait que le couple royal anglais annonce trois mois à l'avance qu'il ne viendra pas à Berlin peut paraître étrange. Ce n'est certes pas un acte de bonne amitié."

"La déclaration de lord Knollys laisserait supposer que le Roi veut s'appuyer sur les cercles germanophobes."

"Mais la véritable raison" serait qu'Edouard VII "est débiteur" de Guillaume II pour "une forte somme"; cette oraison remonterait au temps de l'impératrice Frédéric."

La "Gazette de Voss" n'est pas de ces feuilles cancénières dont les propos peuvent être négligés. C'est un journal grave et solennel, qui ne peut pour habitude de prendre des attitudes frontales. Elle tresse même volontiers des couronnes de lauriers à l'empereur.

Pour qu'elle se permette de dire tout haut que le roi d'Angleterre doit de l'argent, "une forte somme", à l'empereur d'Al-

lemagne, et qu'il ne paie pas ses dettes, il faut qu'elle soit convaincue qu'elle peut le faire impunément.

Les Anglais estimeront ces paroles très outrageantes pour leur roi et ils ne manqueront pas de prendre fait et cause pour lui.

La "Gazette de l'Allemagne du Nord" annonce que les gouvernements étrangers ont été informés que les noces d'argent seraient célébrées dans la plus stricte intimité.

On a été très contrarié à Berlin du refus d'Edouard et c'est pour cela qu'on lui fait dire, par la "Gazette de Voss", de payer ses dettes, et par la "Gazette de l'Allemagne du Nord" qu'on n'a pas besoin de lui et qu'on ne recevra personne.

Curiosités révolutionnaires. Le premier ministre du Tsar avait cru faire un acte très habile en s'adressant directement aux ouvriers révolutionnaires et en prenant à leur égard le ton le plus amical.

S'il les avait appelés "mes amis, mes bons amis, ou chers amis", il aurait déjà manifesté la volonté très évidente de se rendre populaire; mais ces expressions si affectueuses lui ont paru inséparables.

M. Witte a écrit aux ouvriers révolutionnaires en les appelant "Frères ouvriers". Il les déclarait plus que ses amis, — ses frères. Il ne pouvait pas employer une expression plus amicale et plus familière.

Ayant envoyé son message, il attendit la réponse, convaincu qu'elle serait rédigée sur le même ton d'intimité. Il l'a reçue maintenant, cette réponse, et il a dû la lire avec une stupeur sans pareille.

Les ouvriers ripostent de leur bonne encre. Ils commencent par remarquer que le premier ministre "manque tout à fait d'éducation" et que son langage frise l'impertinence, qu'ils ne sont pas ses frères et qu'il ne faudrait pas que le comte Witte se permette d'autres impertinences du même genre.

Pour le surplus, ils déclarent qu'ils ne croient ni en ses paroles ni en celles du Tsar et qu'ils veulent faire la révolution pour la Constitution.

Ce ne sont évidemment pas les ouvriers qui tiennent la plume, mais cette lettre est un document curieux de l'état d'esprit bizarre et baroque du révolutionnarisme actuel.

Heureusement que M. Witte n'avait traité les ouvriers que de "frères"; si, par un excès de vanité populaire, il les avait qualifiés "mes enfants", il serait traité comme un simple Plehve. Il y a de ces injures qui ne se pardonnent pas.

THEATRES. ST-CHARLES ORPHEUM

La comédie, le chant, les tours de force, les vues animées dont se compose le programme de l'Orpheum sont si attrayants que la salle est bondée à chaque représentation.

A partir de lundi soir, programme entièrement nouveau.

CRESBENT.

Les deux dernières représentations de "Busy Izzy's Vacation" aujourd'hui au Crescent. Avis à ceux qui n'ont pas encore vu cette désopilante comédie.

La semaine prochaine: "A Jolly Baron", avec Billy S. Clifford.

retour à Trélaus — et que le marquis pourrait immédiatement attribuer la propriété de vieux manoir, berceau de la famille, à son fils François qui allait incessamment se marier aussi, — de telle sorte qu'après lui, sans difficulté, et sans contestation, Trélaus restât à ceux qui portaient le nom et devaient le perpétuer.

François, de son côté, trouvait bien le comte Armand un peu sérieux... un peu froid... un peu avocat, comme il disait en riant, mais il ajoutait en taquinant sa sœur:

— Tu sais qu'un jour il aura une bonne dizaine de millions... et qu'il en possède déjà les trois quarts... Est-ce qu'il va te trouver assez riche?... —

— Au moins, répondait elle en en prenant ses allures de reine, au moins si je des raisons de croire qu'il me trouve assez belle pour les mettre à mes pieds.

Mais cependant elle n'avait pas encore répondu "oui" à l'ardente prière de celui, qu'à Trélaus, tous les gens de la maison appelaient déjà "le prétendu de mademoiselle."

Ce jour-là, ainsi qu'il en avait peu à peu pris l'habitude, le comte Armand avait déjeuné au château.

Un déjeuner intime où il n'y avait que lui d'étranger... et il voyait bien que déjà, si le marquis, si François, si le considé-

raient comme un étranger. Ils avaient pris le café dans la grande véranda, où les colonnes de pierre disparaissaient sous les bégonnias, les jasmins et les rosiers grimpaux.

— Je vais à Grenoble avec le petit phaéton, fit alors François. Une heure pour aller, une heure pour revenir, deux heures à bas, pour mes affaires... Je serai de retour avant dîner. Viens-tu, Adrienne. Venez-vous, Armand? nous ferons conduire ma sœur... Elle vous étonnera par son talent... —

— Je le connais, fit il en riant... Je l'ai vue aux prises avec votre grand diable de cheval rouge... —

— Justement, je prends plaisir à aller plus vite... Ça te dit, Adrienne? —

— Non, fit-elle, je n'ai pas envie de faire prendre un bain de possession à ma robe qui est très jolie, à ce que prétend monsieur Armand.

— C'est vrai, dans cette toilette blanche, je vous trouve encore plus délicieuse... —

— D'autre part, ça m'ennuie de la quitter puisque M. de Ohaté Armand me fait l'honneur de m'y trouver si agréable à voir... et moi... nous te gênerions à Grenoble, mon petit François... Nous savons bien que tu vas chez M. de Lanceroy... dire les plus jolies choses que tu trouveras dans ton répertoire à mademoiselle sa fille... —

— Eh bien... je ne m'en cache pas... —

— Mais tu aimes mieux être seul avec elle pour donner libre carrière à ton éloquence... Il faudrait l'attendre en arpentant la ville... en courant les magasins... en se donnant avec toi des rendez-vous où tu arriverais avec des retards scandaleux... Je te connais... J'y ai déjà été prise. Je me bornerai donc à t'accompagner de mes meilleures souhaits... et j'irai me promener... à pied tout simplement... avec M. Armand... s'il veut bien perdre avec moi une heure ou deux de son après-midi... — Ah! mademoiselle Adrienne... Tu vois, il accepte avec résignation... —

— Eh bien, mes enfants, bonne promenade, fit le marquis en s'installant un peu mieux dans son fauteuil d'osier. Moi, je vais lire mon journal... François, tu feras mes amitiés à Lanceroy et tu embrasseras pour moi, si elle te le permet, mademoiselle Lucie.

— J'espère qu'elle le permettra, fit le jeune homme qui partit gaiement.

— Il est heureux, soupira Armand... Il aime... il est aimé... —

— Et je pense bien qu'avant un mois on fera la noce, ajouta joyusement le marquis... —

Il le regarda du coin de l'œil. Mais, sans lui répondre, Adrienne avait pris son chapeau... un chapeau caoutchouc à la

mode d'alors avec un haut ruban rouge et blanc... elle avait ouvert une grande ombrelle écarlate qui faisait à ses cheveux blancs un entourage très léger... très doux de nuance... —

— Allons nous promener dans les bois, monsieur Armand... pendant que le lieutenant de loutveterie n'y est pas... —

— Il lit son journal, le lieutenant de loutveterie, fit en riant le marquis.

Et ils partirent tous deux... —

VIII ACCORDAILLES

L'automne commençait déjà à donner des tons roux aux feuilles des chênes et les noyers se dépouillaient bientôt.

Presque à la porte du château Trélaus, on se trouve dans de grands bois qui se prolongent sur ce confort des Alpes, arrêtés dans leur largeur par la roche à pic qui se dresse, formant une muraille abrupte au-dessus de laquelle il n'y a plus que des arbrisseaux et des bruyères.

Ce chemin que, dans le pays, on appelle le chemin des Balmer, est une de ces merveilles qu'on rencontre à chaque pas dans les Alpes dauphinoises.

Adrienne s'y était engagée... Par cet après-midi du commencement d'octobre, il y faisait chaud et doux à la fois... —

La rosée de la nuit avait donné plus de parfum aux herbes jaunissantes... sous les pieds des promeneurs craquaient les feuilles sèches jonchant déjà le chemin... —

Et puis, là... on était seuls... tout à fait seuls... —

— Pourquoi, lui demanda Armand avec un tremblement dans sa voix, pourquoi ne voulez-vous pas me rendre heureux comme mademoiselle de Lanceroy rend heureux votre frère?... —

Adrienne fit encore quelques pas... —

— Sois je seulement sûre que vous m'aimez comme je veux être aimée?... —

— Vous savez bien que je ne vis que pour vous... que par vous... je vous ai fait mes secrètes confidences... Je vous ai dit que là bas... à la fenêtre qu'on voit d'ici... —

De sa main étendue, il lui montrait le Château Armand, qu'on apercevait à l'horizon... —

— Là bas, je me suis, pendant trois ans, consumé de regrets... de désirs... et de désespérance... —

— Oui... c'était une preuve d'amitié, cela... —

— Une preuve d'amour, Adrienne... d'un amour désespéré... —

— Oh! désespéré!... fit-elle en hochant sa tête houleuse... —

— Non, murmura-t-elle, vous ne savez pas... vous ne savez jamais à quel point je vous aime... —

Et cela, en riant: —

— Jusqu'au crime, alors? —

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—